



**HAL**  
open science

## Barbey d'Aurevilly au miroir d'Octave Uzanne

Marine Le Bail

► **To cite this version:**

Marine Le Bail. Barbey d'Aurevilly au miroir d'Octave Uzanne: préfaces et regards croisés. Pierre Glaudes; Marie-Françoise Melmoux-Montaubin. Barbey d'Aurevilly: perspectives critiques, Classiques Garnier, pp.441-464, 2016, Colloques de Cerisy - littérature. halshs-02171467

**HAL Id: halshs-02171467**

**<https://shs.hal.science/halshs-02171467>**

Submitted on 12 Dec 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# BARBEY D'AUREVILLY AU MIROIR D'OCTAVE UZANNE : PRÉFACES ET REGARDS CROISÉS

## INTRODUCTION

Lorsqu'en mars 1894 Octave Uzanne, polygraphe érudit et bibliophile fastueux, décide de se séparer d'une partie de sa somptueuse bibliothèque de collection, il en organise la vente de sorte qu'elle s'achève, sur un point culminant, par la section des exemplaires d'auteur. L'article n° 420, qui se rattache à cette catégorie, nous intéresse tout particulièrement ; il s'agit en effet d'une édition originale du *Bric-à-brac de l'amour*, recueil de contes galants écrits dans la veine dix-huitiémiste alors en vogue. Cet exemplaire se recommande particulièrement aux amateurs par l'adjonction d'un certain nombre de documents<sup>1</sup> dont le plus prestigieux est sans conteste le manuscrit autographe de la préface que Barbey d'Aureville, sollicité par Uzanne, avait accepté d'écrire lors de la publication de l'ouvrage en 1879<sup>2</sup>. Or, la mention de cette relique manuscrite du « Connétable des lettres », décédé quelques années auparavant, n'est pas sans faire naître chez le bibliophile, sur le point de s'en séparer, une mélancolique rêverie, qui entraîne insensiblement la notice bibliographique sur la pente de l'écriture personnelle et mémorielle.

...Il y a quinze ans déjà ! Le Bibliophile débutait à peine dans les lettres, et ce livre du *Bric-à-brac* était pour l'époque d'une véritable audace. – Jules Barbey d'Aureville venait de publier les *Diaboliques* qui firent si grand bruit ; il réclama et lut les épreuves du *Bric-à-brac*, et quand l'auteur le vint voir, inquiet de son verdict, tremblant à l'idée des critiques féroces dont J. B. d'A. était si volontiers prodigue, il se vit accueilli avec transport par le Preux de Valognes, aussi emballé cette fois qu'il était réservé d'habitude<sup>3</sup>.

Conquis par un ouvrage dont il loue la « rareté des sensations littéraires qu'il lui a procurées<sup>4</sup> », le maître aurait alors proposé à son jeune commensal de lui prêter son appui et de favoriser la diffusion de ce premier recueil par un texte favorable et même élogieux :

« Votre livre, Monsieur, m'enthousiasme – s'écria-t-il, et je le veux dire...Que voulez-vous de moi Monsieur ? Une préface...un article du lundi au *Constitutionnel* ? [...].je n'ai pas fait trois préfaces dans ma vie..., et encore les ai-je faites ? – Voulez-vous de moi pour la curiosité du fait comme préfacer de votre livre truculent qui m'a tout empoigné et conquis<sup>5</sup> ? »

On perçoit, dans ces quelques lignes, combien l'évocation nostalgique et le souvenir ému sont en passe de se muer en entreprise à peine masquée d'autocélébration : Uzanne se peint en effet moins sous les traits d'un débutant maladroit, débiteur obligé et timide de Barbey, que sous ceux du digne disciple et même de l'héritier du « dernier mousquetaire de la critique ». L'impression d'un passage de relais entre écrivains est encore plus patente lorsqu'on se penche cette fois sur la préface qu'Uzanne écrit à son tour, presque trente ans plus tard, pour présenter un recueil publié en 1908

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'une pratique bibliophilique appelée le « truffage », particulièrement en vogue à partir de 1875, et remarquablement illustrée, entre autres, par les frères Goncourt, qui se plaisaient à enrichir leurs exemplaires de lettres autographes, d'épreuves, de gravures en plusieurs états, etc.

<sup>2</sup> À savoir « trois pages écrites avec ses encres rouge, or, violet, vert et noir » : les manuscrits polychromes de Barbey faisaient déjà figure de curiosités bibliophiliques. *Notes pour la bibliographie du XIXe siècle : quelques-uns des livres contemporains, en exemplaires choisis, curieux ou uniques, revêtus de reliures d'art et de fantaisie, tirés de la bibliothèque d'un écrivain et bibliophile parisien [...]*, Paris, A. Durel, 1894, p. 157.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 157-158.

sous le titre *l'Esprit de Barbey d'Aurevilly*, au moment hautement stratégique du premier centenaire de sa naissance.

La boucle semble ainsi bouclée, Octave Uzanne rendant la politesse au mentor disparu qui, lors des premiers balbutiements de sa carrière littéraire, n'avait pas hésité à mettre sa plume aguerrie au service du *Bric-à-brac*. Ces deux préfaces en face-à-face apparaissent alors non seulement comme des textes symétriques, motivés par une sympathie littéraire réciproque, mais comme de véritables miroirs se réfléchissant l'un l'autre, en un jeu vertigineux de reflets et de mise en abyme. Toutefois, la symétrie n'est qu'apparente, et masque bien imparfaitement une disparité de contextes d'écriture qui suffit à fissurer les miroirs pour révéler, derrière leur surface réfléchissante, un curieux jeu de trompe-l'œil et d'illusions. En outre, l'entreprise d'autovalorisation qui sous-tend tout le discours construit par Uzanne autour de la préface concédée par Barbey, moins uniment dithyrambique qu'il ne voudrait le faire croire, doit inciter à la prudence, sinon à une franche suspicion ; la part de reconstruction rétrospective est par trop manifeste chez ce littéraire en mal de reconnaissance, qui s'efforce de puiser dans l'évocation de ses liens passés avec un auteur désormais reconnu la légitimation *a posteriori* d'une œuvre en bonne voie pour sombrer dans l'oubli.

Est-ce à dire pour autant, comme semble le suggérer Jacques Petit, que la préface au *Bric-à-brac* s'apparente, sinon à un texte de pure complaisance de la part de Barbey, du moins à une concession amusée motivée par la sympathie plutôt que par une adhésion sincère ? Peut-on, symétriquement, aller jusqu'à taxer Uzanne de franc opportunisme, et considérer que le portrait flamboyant qu'il dresse d'un Barbey plus sagittaire que jamais ne vise qu'à réhabiliter, par ricochet, ses œuvres personnelles ? Il s'agira en réalité, dans cette étude, d'éviter un double écueil : sans céder à la flatteuse illusion entretenue et consciemment véhiculée par Uzanne, il ne nous semble pas pertinent de mettre en doute la part de sincérité réelle qui anime ces deux préfaces. Par ailleurs, leur confrontation, au-delà de trompeurs effets de symétrie, ne manque pas de faire surgir des points de convergence entre deux auteurs dont les pratiques n'ont pourtant, *a priori*, pas grand-chose en commun.

## PRÉFACES EN FACE-A-FACE :

Dans le chapitre qu'il consacre à la préface du *Bric-à-brac* dans son *Barbey d'Aurevilly critique*, Jacques Petit revient sur les débuts de l'amitié qui lie, à partir des années 1870, le jeune dandy Octave Uzanne et le « Solitaire de la rue Rousselet », vraisemblablement présentés l'un à l'autre par François Coppée<sup>6</sup>. La *Correspondance générale* nous indique que les deux écrivains entretiennent des rapports cordiaux dès le début des années 1872, alors que le jeune Uzanne a tout juste 21 ans<sup>7</sup> ; sa carrière littéraire commence à peine, et il s'est jusqu'à présent fait une réputation de « curieux, d'érudit, de bibliophile plus que d'écrivain peut-être<sup>8</sup> ». On sait que ses premières armes dans la république des lettres se firent sous le haut patronage de Paul Lacroix (le Bibliophile Jacob), conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, qui, à l'instar d'un Charles Nodier, se plaisait à tenir salon et à prendre sous son aile les jeunes littérateurs qui lui semblaient posséder quelque talent. Le vendredi soir, les dîners de l'Arsenal réunissaient, selon une tradition fort ancienne, les « aimables survivants de la génération de 1830<sup>9</sup> », parmi lesquels le baron Taylor, Charles Monselet, Auguste Maquet ou encore Henri Martin. C'est d'ailleurs grâce à l'entregent de Paul

---

<sup>6</sup> C'est du moins ce que nous confie Uzanne. Voir Octave Uzanne, *Barbey d'Aurevilly*, Paris, à la Cité des livres, coll. « L'alphabet des lettres », 1927, p. 46.

<sup>7</sup> Jacques Petit estime que les deux hommes se rencontrent en 1877, alors qu'une lettre datée de juin 1872 atteste qu'ils se connaissaient dès cette époque, même s'ils ne devinrent réellement proches, probablement, que quelques années plus tard. Dans cette lettre, Barbey accuse Uzanne de l'avoir « Bourgetisé » et se plaint de l'avoir attendu jusque huit heures pour un dîner prévu à cinq heures et demie. Voir *Corr.* 7, p. 114-115.

<sup>8</sup> Jacques Petit, *Barbey d'Aurevilly critique*, Paris, les Belles lettres, 1963, p. 659.

<sup>9</sup> Octave Uzanne, *Nos amis les livres : causeries sur la littérature curieuse et la librairie*, Paris, A. Quantin, 1886, p. 193.

Lacroix qu'Octave Uzanne fit publier chez Damase Jouaust, dans la collection de la « Librairie des bibliophiles », toute une série de poètes et de conteurs oubliés du XVII<sup>e</sup> siècle, éditions assorties d'introductions et de notes historiques<sup>10</sup> ; or, c'est vraisemblablement par le biais de ces premiers travaux d'érudit et de philologue que Barbey d'Aurevilly, à qui Uzanne les avait envoyés, fit la connaissance de son jeune et bouillant confrère : « J'avais adressé à Barbey qui les lut mes premières études sur les *Poètes de Ruelles*, la Société des Précieuses alcovistes du XVII<sup>e</sup> siècle et mes travaux sur les petits *Conteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>11</sup>. » Outre ce versant proprement philologique orienté vers l'édition scientifique, Uzanne commence par ailleurs déjà à se tailler dans le petit monde des amateurs de livres une solide réputation de collectionneur excentrique et fastueux, prônant une bibliophilie élitiste et résolument moderne. C'est à cette veine que l'on peut rattacher les *Caprices d'un bibliophile*, parus en 1878 chez Édouard Rouveyre, recueil de fictions plaisantes et burlesques explorant les mille et une facettes de la passion des livres.

Au moment de la rédaction du *Bric-à-brac de l'amour*, Octave Uzanne, s'il n'est pas totalement inconnu des amateurs d'éditions singulières et précieuses, se trouve néanmoins cantonné à un rôle d'écrivain de second ordre, dont la plume légère, badine et plaisante, semble incapable de produire une œuvre d'envergure. Par la suite, ses publications sur des sujets galants et frivoles ne feront que conforter cette image de vignettiste quelque peu précieux et bibelotier ; en 1905, c'est d'ailleurs en des termes empreints d'un dédain perceptible qu'Antoine Albalat fait référence à l'œuvre uzannesque :

Esprit charmant, tout en dentelles et en fanfreluches, M. Uzanne a chiffonné les Belles-lettres, bibeloté l'Histoire, taquiné la Psychologie, coqueté avec la Critique. Il a fait de la jolie érudition de boudoir, de la littérature fardée et poudrée la plus galante du monde [...]<sup>12</sup>.

On peut donc bon droit s'étonner de la vive et sincère sympathie qui s'établit très vite entre le sourcilieux « Connétable des lettres » et notre « aimable dilettante<sup>13</sup> », d'autant que les deux hommes ne fréquentent pas les mêmes cercles, et que certains amis d'Octave Uzanne, parmi lesquels Édouard Drumont, ne font pas mystère de l'exécration dans laquelle ils tiennent l'œuvre aurevillienne. Leur sympathie réciproque est toutefois incontestable, et la correspondance échangée par les deux hommes au cours des années 1870 atteste, sinon des rencontres fréquentes, du moins des réunions régulières et également appréciées, principalement autour de soupers dont ces deux gourmets sont friands ; ainsi, Barbey presse Uzanne, au début de l'année 1879, d'oublier son travail pour accepter son invitation à une séance d'*escargotage* :

Mon très respectable travailleur,  
J'en suis désolé – mais les escargots sont comme Louis XIV – ils n'attendent pas.  
Seulement, transigeons ! Vous travaillerez demain Vendredi toute la journée, et au tomber du jour, comme dit Lamartine, vous viendrez chez moi avec votre frère, et nous *escargoterons*, au coin de mon feu<sup>14</sup>.

En d'autres occasions, le vieux dandy se plaît à entraîner son ami pour aller « voir quelque cuisse au cirque », ou « faire de l'esthétique qui vaut mieux que de l'amour...<sup>15</sup> » ; il avoue d'ailleurs volontiers se plaire au domicile d'Uzanne, « ce charmant appartement [...] dans lequel on se sent devenir poète, quand on serait le plus prosaïque des hommes<sup>16</sup> ». Il est donc indéniable qu'une camaraderie réelle unissait les deux hommes, et l'on peut estimer, avec Jacques Petit, que ces « relations et amitié apparemment superficielles [...] cachent de la part de Barbey une très

---

<sup>10</sup> La collaboration entre Uzanne et Jouaust commence dès 1871, avec les *Poésies de M. de Montreuil* ; furent publiées par la suite les *Poésies de Bensérade* et *La Guirlande de Julie* en 1875, les *Poésies de François Sarasin* en 1877, etc.

<sup>11</sup> Octave Uzanne, *Barbey...*, *op. cit.*, p. 52.

<sup>12</sup> Antoine Albalat, *les Ennemis de l'art d'écrire*, Paris, Librairie universelle, 1905, p. 211.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Lettre du 16 janvier 1879, *Corr.* 8, p. 188.

<sup>15</sup> Lettre du 1<sup>er</sup> août 1878, *ibid.*, p. 159.

<sup>16</sup> *Ibid.*

grande sympathie, [et] du côté d'Uzanne une affectueuse admiration<sup>17</sup> » ; la préface que ce dernier rédige en 1908 à l'occasion de la publication de *l'Esprit de Barbey* se présente d'ailleurs bel et bien, avant tout, comme la respectueuse expression d'un hommage sincère.

Ainsi que le rappelle Pierre Glaudes dans l'introduction générale de *l'Œuvre critique*, Barbey s'est très vite taillé une réputation de critique vengeur et assassin, de sagittaire toujours prompt à décocher des flèches parfois non dénuées de perfidie, et toujours efficaces – Victor Hugo, Sainte-Beuve ou Buloz en ont fait les frais : « Aux yeux de ses contemporains, Barbey est donc superlativement [...] un critique de combat, sanguin, musclé, vibrant tel un capitaine<sup>18</sup> ». On sait par ailleurs combien l'imaginaire du combat reste prégnant chez un auteur qui voyait volontiers dans la république des lettres une arène dont le sable ne demandait qu'à se teinter de sang<sup>19</sup> et d'encre, et qui contesta avant de l'assumer avec un superbe dédain cette terrible épithète d'« éreinteur » que ses détracteurs lui lançaient souvent afin de mieux invalider sa méthode critique<sup>20</sup> : « Hypocrisie qui fait pitié ! Dans la lutte littéraire comme en toute autre lutte, qui combat fait du mieux qu'il peut. Qui a une opinion veut s'imposer ; et qui veut s'imposer tend ses muscles intellectuels et s'en sert [...] »<sup>21</sup>.

Or, l'assimilation de Barbey à un archer terrible, outre qu'elle incite à faire l'impasse sur les admirations réelles qu'il n'a jamais hésité à afficher, tend à entacher son œuvre critique du perpétuel soupçon de la réaction d'humeur et de l'attaque *ad hominem*. Toutefois, non content d'entériner cette tradition déjà devenue, du vivant même de l'écrivain, un véritable *topos*, Uzanne surenchérit encore en exagérant à souhait les dispositions guerrières de son vieux mentor. Le principe même du recueil *l'Esprit de Barbey* dont Uzanne se présente comme l'initiateur<sup>22</sup>, repose en effet sur une logique d'anthologie qui invite à faire des coupes et à isoler, au sein de la gigantesque œuvre critique du vieux maître, les traits les plus savoureux et les plus mordants. On peut alors à bon droit s'interroger sur le caractère représentatif – sinon vendeur – d'un tel recueil dont le principe de composition même repose sur la promotion d'un *ethos* aurevillien saturé de connotations polémiques et belliqueuses : si c'est un miroir qu'Uzanne se propose de tendre à Barbey, ce miroir, pour n'être pas entièrement faussé, n'en est pas moins largement déformé et déformant. La caractérisation d'un Barbey superbement vindicatif s'opère au moyen de tout un champ lexical de la guerre qui reprend les mille et une facettes de la figure du Sagittaire, évoquant tour à tour les « traits acérés et vindicatifs », les « dards empoisonnés par l'ironie et empanachés de crânerie malicieuses », les « coups de lardoir judicieux », les « sagettes humoristiques », ou les « traits de javelot » dont son mentor était coutumier<sup>23</sup>. C'est sous des couleurs particulièrement vives et en mobilisant toutes les ressources de l'hypotypose qu'Uzanne fait ainsi surgir le portrait d'un Barbey en archer tendu vers sa cible :

Jules Barbey, qui se vantait si volontiers, vis-à-vis de ses amis, d'être né sous le signe du *Sagittaire*, était surtout, en effet, un archer infatigable, un arbalétrier élégant, musclé, tendu tout en nerfs vers le but, l'œil sûr, le doigt agile, le torse vaniteusement gonflé d'empenner le centre même de la cible [...]<sup>24</sup>.

On pourrait citer des passages tout à fait comparables dans le petit opuscule que notre préfacier consacre à Barbey en 1927, et qui présente l'écrivain normand sous les mêmes flamboyantes couleurs épiques : « Mais, au lieu de l'épée, de la lance, sinon de la masse d'armes au poing, il se servait de sa plume plus salissante peut-être aux doigts, par l'encre répandue, que le

<sup>17</sup> Jacques Petit, *Barbey...*, *op. cit.*, p. 662.

<sup>18</sup> Pierre Glaudes, « Introduction générale », *Cr. I*, ŒHI, p. VIII.

<sup>19</sup> Voir Caroline Sidi, « L'imaginaire du combat dans la critique aurevillienne » in *Barbey polémiste*, Pierre Glaudes et Marie-Catherine Huet-Brichard dir., Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, coll. « Littératures », 2008, p. 103-119.

<sup>20</sup> Voir à ce sujet Caroline Sidi, « Poétique de l'éreintement » in *B18*, p. 37-56.

<sup>21</sup> Jules Barbey d'Aureville, « l'Éreinteur », in *le Nain jaune*, n° du 23 juillet 1864, repris dans Andrée Hirschi et Jacques Petit, *Barbey d'Aureville : articles inédits*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 1972, p. 104.

<sup>22</sup> Le titre initialement prévu était *le Carquois du sagittaire*.

<sup>23</sup> Octave Uzanne, préface à *l'Esprit...*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>24</sup> *Ibid.*

sabre d'abordage par le sang [...]»<sup>25</sup>. Toutefois, si Uzanne reprend indéniablement les principaux traits que la tradition critique attribue à Barbey, il les infléchit significativement dans le sens de l'éloge, chargeant de connotations positives des dispositions polémistes souvent pointées du doigt par ses contemporains. C'est donc bel et bien une logique d'admiration qui semble sous-tendre cette cascade de comparaisons ou de métaphores guerrières ; or, si Barbey nous est présenté comme un superbe chevalier engagé dans une guerre perdue d'avance, c'est peut-être afin de mieux permettre à Uzanne de se peindre sous les traits de son fidèle écuyer.

En effet, Uzanne se présente indéniablement, dans cette préface, comme le disciple et même l'héritier du « dernier mousquetaire de la critique ». Il commence par rappeler être à l'origine d'un projet éditorial qu'il aurait, de son vivant, proposé à Barbey en « s'efforçant de lui faire épouser l'idée d'un Recueil général de ses sargettes humoristiques<sup>26</sup> ». Il vole ainsi la vedette à Mademoiselle Ma gloire, c'est-à-dire Louise Read, cette « pieuse vestale », et n'hésite pas à s'attribuer tout le mérite d'avoir trouvé le compilateur idéal en la personne de « son excellent ami Léon Bordelet<sup>27</sup> ». L'acte de piété auquel Uzanne assimile la genèse de ce recueil s'inscrirait ainsi dans la droite ligne de l'attitude révérencieuse qu'il s'efforçait d'adopter, rue Rousselet, « alors qu'il fréquentait dévotieusement ce vieux templier<sup>28</sup> ». Implicitement, il se compare ainsi à une forme de relais vivant, transmettant par-delà la tombe les traits les plus étincelants du répertoire aurevillien, en disciple avisé et fidèle. Il se fait même fort de poursuivre le dialogue avec Barbey au-delà de la mort ; ainsi, au refus que ce dernier aurait opposé à sa proposition de recueil en arguant que c'était *too late*, Uzanne rétorque : « Aujourd'hui, en 1908, à cette heure où l'on doit fêter le centenaire de la naissance du maître écrivain [...], il n'est plus *trop tard* et on ne pourrait dire qu'il soit trop tôt – *Too early* ! – pour glorifier par un tel livre d'Aurevilly<sup>29</sup>. »

Le recours aux italiques, en manifestant l'effet de citation, ne fait que renforcer cette impression d'un relais énonciatif qui ferait d'Uzanne le continuateur direct de la pensée aurevillienne, d'où les multiples effets de réponse à la préface du *Bric-à-brac*. Par exemple, Barbey dresse avec une ironie perceptible dans ce texte le portrait d'un Uzanne « Érudit à trente-six carats et éditions<sup>30</sup> » : or, le reproche est sérieux lorsqu'on connaît les railleries aurevilliennes à l'égard de ceux qui écrivent « comme des professeurs<sup>31</sup> ». Aussi, lorsqu'Uzanne, dans sa propre préface, se défend d'avoir confié la rédaction de *l'Esprit* à « quelque rat de bibliothèque plutôt habile à grignoter des textes qu'à se les assimiler et à en dégager et restituer la quintessence<sup>32</sup> », on ne peut s'empêcher d'y voir une réponse indirecte au reproche à peine voilé que Barbey lui avait adressé trente ans plus tôt. De la même manière, des phénomènes d'échos et de circulation lexicale sont perceptibles d'une préface à l'autre : « l'esprit de vieille *essence* française, l'esprit de bon cru<sup>33</sup> » qu'Uzanne considère comme constitutif de l'écriture aurevillienne répond ainsi de manière symétrique au compliment que Barbey lui faisait de « n'être pas seulement dans la langue du XIX<sup>e</sup> siècle », mais « dans le passé, dans la tradition, dans l'*essence* même de cette langue dont [il était] le virtuose<sup>34</sup> ». Enfin, si le « Connétable des lettres », en usant d'un futur prophétique et solennel, prédit à Uzanne : « vous serez un Écrivain<sup>35</sup> », ce dernier inverse les postures et se fait à son tour l'auxiliaire d'un auteur en mal de reconnaissance, en prédisant que « les œuvres de d'Aurevilly retrouveront dans la postérité un succès assuré à son rare talent intransigeant<sup>36</sup> ».

---

<sup>25</sup> Octave Uzanne, *Barbey...*, *op. cit.*, p. 15.

<sup>26</sup> Octave Uzanne, préface à *l'Esprit...*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>30</sup> Jules Barbey d'Aurevilly, préface au *Bric-à-brac de l'amour*, Paris, É. Rouveyre, 1879, p. VII.

<sup>31</sup> Jacques Petit estime ainsi que « l'érudition déplaît à d'Aurevilly » dans la mesure où il est, « de tempérament et de goût, peu propre aux minutieuses recherches et aux discussions subtiles », préférant laisser les premières à Trébutien, plus habile que lui à partir à la chasse aux informations dans les bibliothèques. Voir Jacques Petit, *Barbey...*, *op. cit.*, p. 208.

<sup>32</sup> Octave Uzanne, *ibid.*, p. 9.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>34</sup> Jules Barbey d'Aurevilly, *ibid.*, p. IX.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. VIII.

<sup>36</sup> Octave Uzanne, *ibid.*, p. 19-20.

Comme on peut le constater, c'est bel et bien une posture de disciple dévoué et méritant qu'Uzanne tente ici d'adopter, en se faisant le porte-parole de son mentor par-delà la tombe ; il multiplie en ce sens les effets de reprise et de citation afin de mieux établir une continuité énonciative et d'assurer sa position d'héritier. Le portrait admiratif d'un Barbey élevé au rang de héros épique dessinerait donc, en creux, celui d'un Uzanne qui façonnerait le reflet de son maître pour mieux embellir le sien ; s'appropriant implicitement les qualités de franchise et de courage de son chevaleresque devancier, il s'efforce ainsi de se façonner un *ethos* aurevillien.

On voit que ce jeu de miroirs entre Barbey et Uzanne est loin de jouer franc-jeu, et que les échanges entre deux préfaces apparemment symétriques et complémentaires pourraient bien s'apparenter, en réalité, à un véritable dialogue de sourds.

## FAUSSE SYMÉTRIE POUR MIROIRS DÉFORMANTS, ENTRE NON-DITS AUREVILLIENS ET RECONSTRUCTION UZANNESQUE :

Commençons par rappeler que le contexte de rédaction de ces deux préfaces, ainsi que leur visée pragmatique, diffèrent profondément : en 1879, Barbey a conquis – après combien d'années de lutte pour s'imposer ! – une position de romancier et de critique qui, pour n'être pas toujours confortable, n'en est pas moins relativement assurée ; s'il est loin d'être unanimement apprécié, toute une nouvelle génération de littérateurs, tels que Léon Bloy ou Joséphin Péladan, voit en lui un véritable maître à penser. Uzanne, quant à lui, est encore un débutant dont la réception ne dépasse pas le cercle étroit des amateurs d'éditions curieuses.

Si Barbey, dans la préface du *Bric-à-brac*, se défend avec quelque coquetterie de pouvoir être d'une quelconque utilité pour recommander l'ouvrage de son ami, en rappelant non sans forfanterie ses déboires avec les *Diaboliques*<sup>37</sup>, il n'en est toutefois pas moins évident que la caution qu'il pouvait apporter, par cette préface, au jeune auteur du *Bric-à-brac*, était extrêmement précieuse, d'autant que Barbey s'est fort rarement prêté à l'exercice de la préface allographe<sup>38</sup>. Cela n'est pas pour nous étonner, tant le genre comporte de contraintes susceptibles de rebuter un esprit indépendant tel que le sien<sup>39</sup> ; en effet, l'on peut considérer avec Gérard Genette que les deux principales fonctions de la préface allographe sont celles de l'information et de la recommandation, avec une nette hypertrophie de cette dernière :

La deuxième fonction est sans doute, surtout pour les allographes originales, de très loin la plus importante ; c'est surtout la plus spécifique, et qui motive le recours à un préfacier : c'est la fonction de recommandation : « Moi, X, je vous dis qu'Y a du génie, et qu'il faut lire son livre ». [...] Cette caution est généralement, pour une préface originale, apportée par un écrivain plus consacré [...]»<sup>40</sup>.

---

<sup>37</sup> « L'auteur infortuné et surtout incompris des "Diaboliques" foudroyé par ses célestes Lecteurs et Lectrices, la belle autorité vraiment pour dire que Vous êtes charmant et que Vous n'êtes pas dangereux !! » Jules Barbey d'Aureville, préface au *Bric-à-brac*..., *op. cit.*, p. VI.

<sup>38</sup> Selon ce que j'ai pu voir, Barbey n'a guère composé que quatre préfaces allographes : une première pour son cousin Édelestand du Ménil en 1874 (*Le Monde est un théâtre, comédie en 5 actes. Toutes les soeurs de charité ne sont pas grises, comédie en 3 actes*, Paris, E. Dentu, 1874), une seconde pour Octave Uzanne en 1879, et deux dernières en 1884, respectivement pour le *Révéléateur du globe* de Léon Bloy (Paris, A. Sauton) et pour le *Vice suprême* de Joséphin Péladan (Paris, Librairie moderne). La tonalité uniment élogieuse de ces deux derniers textes, et en particulier de la préface au *Vice suprême* qui reconnaît à Joséphin Péladan « les trois choses les plus haïes du temps présent », à savoir l'aristocratie, le catholicisme et l'originalité (p. XI), contraste avec le caractère en demi-teinte de la préface au *Bric-à-brac*.

<sup>39</sup> Au contraire de la préface autographe, dont on connaît l'importance dans *les Œuvres et les hommes*, et dans laquelle Cécile Rumeau voit un « geste d'auteur par lequel Barbey redéfinit son activité critique pour en faire une somme qui est aussi une œuvre, et une architecture », geste donnant à voir « ce qui se joue non seulement de la définition de l'œuvre mais aussi de la représentation de l'auteur dans ce lieu de fort investissement auctorial qu'est le seuil du texte. » Cécile Rumeau, « Le texte liminaire dans l'œuvre critique de Barbey d'Aureville » in *les Textes liminaires*, Patrick Marot dir., PUM, coll. « Cribles », 2010, p. 166.

<sup>40</sup> Gérard Genette, *Seuils*, Paris, éditions du Seuil, coll. « Point essais », 2002 [1<sup>ère</sup> édition en 1987], p. 270-271.

Barbey ne pouvait que se sentir bridé par cette fonction de recommandation, si bien qu'il commence son texte par une diatribe enflammée contre la vogue des préfaces allographes, tournant en dérision l'exercice de valorisation auquel il est pourtant supposé se livrer et accusant ainsi Uzanne, à demi-mot, de céder à l'un de ces rituels de mondanité littéraire, exaspérants et hypocrites, qu'il s'acharne à dénoncer – « Vous me prenez pour tout le monde du *Monde des Lettres*, moi qui suis si peu de ce Monde-là<sup>41</sup> ! ». Et d'ajouter : « La mode est aux Préfaces par un autre que l'auteur du Livre. On se fait donner des certificats de talent, aussi bêtes que des certificats de *bonne vie et mœurs* et aussi...inutiles<sup>42</sup> ! »

Outre la disqualification de l'exercice préfaciel<sup>43</sup>, Barbey nous livre ici une version de la genèse de ce texte quelque peu différente de celle véhiculée par Uzanne : il semble bel et bien répondre à une supplique plutôt que céder à un impulsif élan d'admiration. Est-ce à dire qu'il aurait condescendu à ce « certificat de talent » par pure sympathie pour l'auteur, et que la valeur intrinsèque du *Bric-à-brac* importerait finalement peu dans la production d'un texte qui serait de pure complaisance ? C'est en tout cas l'hypothèse soutenue par Jacques Petit, qui voit en somme dans cette préface une concession faite par un critique reconnu à un débutant dans la carrière des lettres, concession motivée par une sympathie réelle, mais sans que le mérite de l'ouvrage, en dépit de ses qualités stylistiques, la justifiât réellement :

On se demande comment celui-ci [Barbey] accueille cette prière. Certes l'ouvrage ne peut le choquer ; la verdeur même doit lui en plaire, et le style élégant, badin, recherché sans afféterie [...]. Tout cela est superficiel, galant, élégamment grivois. [...]

Barbey fait la préface, mi-gêné, mi-amusé. Il s'en cache à demi puisqu'elle ne paraît pas – à notre connaissance du moins dans un journal, et n'est pas reprise dans les *Œuvres et les hommes*. [...] Il le condamne tout en se déclarant séduit<sup>44</sup>.

Effectivement, force est de constater que l'éloge n'est pas uniformément distribué dans ce texte, et que les compliments réels ne parviennent pas à masquer les piques dont Barbey, avec une ironie ravageuse, parsème son propos. Ainsi, dans une reprise ludique du *topos* préfaciel consistant à renvoyer l'auteur au jugement ultérieur de la postérité, il prédit à Uzanne qu'il « aura *immortalisé*, – c'est un mot bien gros, ne l'écrivons pas ? – mais *fixé* pour diablement longtemps la sensation ivre et divine de ses vingt-cinq ans<sup>45</sup> ». L'épanorthose, qui vient atténuer ce que le propos pourrait avoir de trop grandiloquent, participe de la condamnation implicite d'une critique trop prompte à distribuer des éloges immotivés, mais vient également jeter un voile d'ironie sur un texte dont on peut alors à bon droit se demander dans quelle mesure il est sérieux. On en vient à proprement douter de la bonne foi de notre « diabolique » critique lorsqu'il se livre, avec sa maestria coutumière, à quelques éloges empoisonnés qui, sous couvert de louer le « sentiment de la femme<sup>46</sup> » qu'Uzanne posséderait au plus haut point, conduisent en réalité à limiter la réception de son œuvre en la circonscrivant à un lectorat exclusivement féminin, avec toutes les connotations négatives – joliesse, préciosité, futilité – que cela suppose :

Le grand Octave de l'histoire apporta la paix au monde. Ce n'est pas la paix que vous apporterez, Vous, mon cher petit Octave ! Vous Vous souciez bien de la paix du monde, mais Vous apporterez le plaisir dans les petits coins...

« *Le nonchalant Octave indolemment couché...* »

<sup>41</sup> Jules Barbey d'Aureville, *ibid.*, p. V-VI.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. VI.

<sup>43</sup> Cet agacement devant les contraintes de l'exercice peut paraître quelque peu surprenant de la part d'un auteur qui, dans la préface du *Révélateur du globe* de Léon Bloy, défend au contraire la portée critique du genre, ainsi que son aptitude à mettre en lumière les talents méconnus : « Si les préfaces signifient quelque chose, c'est quand elles sont les prévisions de la Critique en faveur des Obscurs qu'elle distingue dans leur obscurité et qu'elle doit aimer (sic) à faire monter dans la lumière. » (J. Barbey d'Aureville, préface pour Léon Bloy, *le Révélateur du globe*, Paris, A. Sauton, 1884, p. IV). De là à conclure que son malaise provient, en ce qui concerne Uzanne, d'une absence d'adhésion sincère et profonde, il n'y a qu'un pas.

<sup>44</sup> Jacques Petit, *Barbey...*, *op. cit.*, p. 659.

<sup>45</sup> Jules Barbey d'Aureville, préface au *Bric-à-brac...*, *op. cit.*, p. X-XI.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. X.

C'est vous ! Mais régner de *couché*, c'est la grande affaire. Les femmes feront votre fortune, la meilleure manière de le faire<sup>47</sup> !

Le « cher petit Octave » pouvait-il ignorer le sarcasme affleurant sous ces quelques lignes ? Le contraire serait étonnant ; toutefois, nous pouvons estimer avec Genette qu'une préface rédigée par un auteur de renom conserve dans tous les cas une forte portée incitative, que l'éventuelle sévérité du préfacier ne suffit pas à infirmer<sup>48</sup>. Nul doute qu'Uzanne s'estima heureux de s'en tirer à si bon compte et de pouvoir se prévaloir, malgré tout, d'une telle caution de légitimité, la relative indulgence d'un Barbey peu connu pour ses concessions valant comme argument d'autorité.

Penchons-nous à présent sur la préface rédigée par Uzanne en 1908 : bien qu'elle se présente comme une réponse de piété et de dévotion à la mémoire du grand romancier disparu, ne procède-t-elle pas plutôt à un détournement de son souvenir dans le sens d'une nette instrumentalisation ?

L'insistance d'Uzanne à figer la mémoire de Barbey sous les traits du « premier tireur justicier du royaume des lettres<sup>49</sup> » est en effet rien moins qu'innocente ; on voit bien quel intérêt l'auteur pouvait tirer de cette surenchère dans la construction d'une réputation d'éreinteur qu'il oppose, implicitement, à la bienveillance exceptionnelle dont Barbey aurait fait preuve à son égard. Le risque était toutefois, en poussant à l'extrême cette caractérisation du critique en « vieux chouan combattif », de réduire ses éreintements à de simples mouvements d'humeur, plus motivés par le goût du combat que par une évaluation pertinente : dans cette perspective, les jugements négatifs de Barbey, tout comme ses rares textes bienveillants, se trouveraient délégitimés, sapant du même coup la caution dont Uzanne cherche à se prévaloir. Il lui faut donc, tel un de ces acrobates tant admirés par Barbey, jongler entre des injonctions contradictoires : il s'agit, d'une part, d'accentuer les traits polémistes de son mentor (suffisamment en tout cas pour donner à ses critiques bienveillantes un relief exceptionnel), tout en anticipant d'autre part la méfiance qu'une telle caractérisation ne peut manquer de susciter. C'est pourquoi Uzanne insiste sur la justesse des traits décochés, arguant que le Sagittaire des lettres, loin de tirer au jugé, obéissait à un dessein supérieur, et maintenait la ligne droite d'un jugement éclairé au milieu des circonvolutions de la polémique :

[...] et tout cela, nullement livré à soi-même, mais gouverné, dompté, poussé d'un mouvement rectiligne jusqu'aux fins sévères de la discussion et de la démonstration par l'intellect le plus tranquille et le plus forts, – tels sont les éléments de ce style merveilleux. Prose de la plus grande espèce, chaude d'éloquence et hilarante de fantaisie, mais dont la séduction repose sur un fond solide de sécurité intellectuelle et de confiance morale<sup>50</sup>.

Or, le fameux objectif souterrain poursuivi par Barbey consisterait selon Uzanne à procéder à une redistribution axiologique du champ littéraire, afin de « descendre les fantoches et d'exalter, d'illuminer de l'éclat de ses fusillades, les obscurs méconnus<sup>51</sup> » au nombre desquels notre préfacier se verrait manifestement bien figurer. Cette fonction de découvreur viendrait justifier les foudroyants anathèmes aurevilliens, tout en rendant tout son poids au choix que Barbey faisait de « ne s'arrêter qu'à des ouvrages qu'il sentait devoir piédestaliser », susceptibles de « faire naître en lui le plaisir de découvrir un talent nouveau et d'en faire valoir les mérites<sup>52</sup> ». À bon entendre...

C'est donc précisément parce que la critique aurevillienne accomplirait cette quadrature du cercle consistant à se tremper au feu brûlant de la polémique, sans pour autant perdre la solidité de ses assises intellectuelles, que la préface du *Bric-à-brac*, élevée au rang de véritable adoubement littéraire, prend un relief tout particulier, au point qu'on pourrait aller jusqu'à dire qu'Uzanne préfaçant *l'Esprit de Barbey* se livre en réalité à une préface rétrospective et détournée de son propre texte. En effet, le regard qu'il pose sur la méthode critique aurevillienne, en mettant l'accent

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. XI-XII.

<sup>48</sup> Gérard Genette, *Seuils*, *op. cit.*, p. 273.

<sup>49</sup> Octave Uzanne, préface à *l'Esprit...*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> Octave Uzanne, *Barbey...*, *op. cit.*, p. 57.

sur le tour de force paradoxal d'un jugement à la fois enflammé et éclairé, batailleur et raisonné, confère *a posteriori* à la préface bienveillante du *Bric-à-brac* une force de légitimation qu'elle n'eut certainement jamais dans l'esprit de son auteur. Ce double détournement opéré par Uzanne – détournement de la mémoire de Barbey désormais figé sous les traits paradoxaux d'un Sagittaire plein de sagesse, détournement d'une préface qui, sous couvert de parler du recueil à suivre, multiplie les références implicites à la préface du *Bric-à-brac* – lui permet donc, *in fine*, de proposer à ses lecteurs une réévaluation de son propre travail littéraire, à travers le prisme d'un jugement aurevillien dont il s'évertue à démontrer la pertinence.

Il procède ainsi à une véritable reconstruction rétrospective qui ne manque pas de générer une sorte de dédoublement de la préface *Bric-à-brac* : il y aurait d'un côté le texte originel, effectivement rédigé par Barbey au moment de la publication de l'ouvrage, et de l'autre une préface seconde, librement réécrite au fil des souvenirs et au gré des intérêts d'Uzanne, nettoyée de toutes ses ambiguïtés et de ses sarcasmes voilés pour s'infléchir dans le sens d'un éloge univoque. La manœuvre est particulièrement patente dans l'essai déjà évoqué qu'il consacre en 1927 à Barbey d'Aureville ; revenant sur une de ses premières rencontres avec le « solitaire de la rue Rousselet », il reprend alors au mot près de longs passages de la préface du *Bric-à-brac*, complètement décontextualisés.

Aussi, m'avait-il dit galamment en m'accueillant : « Vous êtes un érudit à je ne sais combien de carats et éditions, Monsieur, un érudit à faire trembler mon ignorance, si vous n'aviez, en votre personne, la grâce qui la rassure. Votre esprit, je puis vous le dire, a communiqué, me semble-t-il, de la sveltesse à cette pataude d'érudition [...].

Je vous en félicite d'autant plus, mon jeune ami, que j'ai commencé d'entrevoir à travers le buisson feuillu et foisonnant de l'érudit, le bouton de rose de l'écrivain qui ne peut tarder à s'épanouir<sup>53</sup>.

On notera les effets d'oralisation entraînés par le style direct, qui confère aux compliments dispensés par Barbey le rythme et la couleur de la parole vivante : simplification de la syntaxe, remplacement des subordonnées par des propositions indépendantes, verbes modalisateurs, apostrophes. Les phrases bienveillantes, ainsi dégagées du carcan de l'exercice de circonstance, et présentées au style direct, apparaissent comme l'expression immédiate et spontanée d'une admiration qui va au-delà du jugement ponctuel – le *Bric-à-brac* n'est même pas mentionné<sup>54</sup>. La scène prend alors des allures d'adoubement littéraire : « Je fus, on peut le croire, non seulement flatté dans mon ingénue vanité de débutant, mais non moins fier qu'un écuyer, sacré tout à coup chevalier par un valeureux baladin<sup>55</sup> ».

Est-ce à dire qu'Uzanne aurait instrumentalisé de bout en bout la figure de Barbey, tout en tentant de réécrire à son avantage la faussement élogieuse préface du *Bric-à-brac* ? Rien n'est moins sûr. Quant à Barbey, la désinvolte ironie dont il use dans sa préface n'est pas forcément incompatible, loin de là, avec une adhésion sincère à certains des partis pris esthétiques de l'ouvrage qu'il commente. En somme, si ces deux textes entretiennent indéniablement un rapport étroit, il est peut-être moins de l'ordre du reflet que du contrepoint, chaque ligne mélodique suivant sa voie(x) propre tout en ménageant avec l'autre des points de rencontre d'où jaillissent, au milieu de la discordance des postures et des opinions, les grandes lignes d'une esthétique commune.

## PRÉFACES EN CONTREPOINT : THÈME ET VARIATIONS AUTOUR D'UNE ESTHÉTIQUE COMMUNE :

<sup>53</sup> Octave Uzanne, *Barbey...*, *op. cit.*, p. 52-53. Je souligne les passages qui reprennent mot pour mot des éléments de la préface du *Bric-à-brac*.

<sup>54</sup> Uzanne fait ainsi subir aux citations un traitement cavalier assez comparable à celui que Barbey utilise dans son œuvre critique. Voir à ce sujet Catherine Mayaux, « Références et citations littéraires comme instrument polémique dans l'œuvre critique de Barbey », in *Barbey polémiste*, *op. cit.*, p. 165-177.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 53.

À première vue, rien ne doit plus séparer le nostalgique Barbey et le moderniste Uzanne que le rapport qu'ils entretiennent avec leur époque. Le caractère mélancoliquement passéiste, voire franchement rétrograde, de l'écriture aurevillienne, est devenu un véritable lieu commun de la critique. Rien de bien surprenant, concernant un auteur qui n'a jamais fait mystère de la piètre estime dans laquelle il tenait ce siècle d'universelle médiocrité au cours duquel il avait eu le malheur de naître, bien trop tard à son goût. Philippe Berthier peut ainsi à bon droit estimer que Barbey ne serait « pas contemporain de lui-même<sup>56</sup> ». Rien donc de plus éloigné de la modernité militante d'Octave Uzanne, qui, en 1889, annonce dans la revue *le Livre* la création de la Société des bibliophiles contemporains, dont le nom seul résonne comme le titre d'un manifeste générationnel. Il appelle ainsi de ses vœux « quelque chose, un mouvement, une poussée d'initiative, un groupement de lettrés et d'artistes capables de créer du nouveau, d'imposer des formules révolutionnaires essentiellement *fin-de-siècle*...<sup>57</sup> ».

Toutefois, la posture nostalgique de Barbey comme l'élan farouchement moderniste d'Uzanne découlent en réalité d'une même impulsion centrifuge qui érige le présent en repoussoir absolu ; de manière assez inattendue, le chef de file des Bibliophiles contemporains formule en effet à l'encontre de la société républicaine et démocratique des griefs qui ne sont pas sans rappeler ceux de son vieil ami : « [...] que dans le progrès tout soit profit, on aurait singulièrement tort de le croire. – Il y a toujours un peu de déchet, le plus souvent énormément<sup>58</sup> ». En somme, Barbey et Uzanne pourraient bien correspondre à la définition des « antimodernes » telle qu'elle se trouve théorisée par Antoine Compagnon<sup>59</sup> : c'est précisément parce qu'ils sont conscients que la seule modernité souhaitable se mesure à l'aune de son potentiel créatif qu'ils s'efforcent de puiser dans des « temps alternatifs » une étincelle d'impulsion artistique, l'un par le biais d'un passé librement réinventé, l'autre en cherchant à devancer l'avenir. Si donc il y a un point sur lequel les deux auteurs s'accordent dans leurs préfaces respectives, c'est sur leur mutuelle inactualité, leur capacité d'être « à côté ». Barbey, « qui cherche surtout à déceler tout ce qui s'oppose à son siècle<sup>60</sup> », félicite ainsi son jeune commensal d'avoir le sentiment de la femme « comme on ne l'a plus dans notre époque refroidie<sup>61</sup> » : « Les hommes de ce temps ne vous ressemblent pas : Ils n'aiment plus la femme, ils aiment la cocotte, ils aiment la cabotine, ils aiment le bas-bleu<sup>62</sup> ». On mesure le compliment, de la part d'un critique qui considérerait que le plus grand honneur qu'on pouvait faire aux hommes du XIX<sup>e</sup> siècle était de supposer qu'ils n'en étaient pas ! Quant à Uzanne, il ne se lasse pas d'opposer les flamboyances de l'écriture aurevillienne à « la platitude d'un temps que son goût héroïque s'efforçait de magnifier<sup>63</sup> ».

Il n'est donc pas étonnant que les deux auteurs se rejoignent dans une même condamnation désabusée de la critique contemporaine, condamnation qui transparaît dans leurs préfaces respectives, et ce à un double niveau : véritables tribunes, elles sont en effet l'occasion pour eux de se livrer à quelques jugements lapidaires sur les pratiques de leurs pairs, mais elles s'apparentent également à des « arts critiques » en acte et leur permettent, à ce titre, de promouvoir le modèle d'une critique fondamentalement personnelle, à rebours du froid méthodisme alors à l'honneur.

On sait Barbey profondément conscient des bouleversements socio-culturels qui ont conduit au cours du siècle les littérateurs à redéfinir et infléchir leurs modalités d'écriture, en réaction à l'avènement du support journalistique. Marie-Ève Thérenty souligne combien, dès les années 1830, cette soumission nouvelle du champ littéraire à la presse périodique entraîne des phénomènes contradictoires chez des hommes de lettres partagés entre la tentation du « sacre de l'écrivain » et

---

<sup>56</sup> Philippe Berthier, *Barbey d'Aurevilly et l'imagination*, Genève, Droz, 1978, p. 93.

<sup>57</sup> Octave Uzanne, « Projet de formation d'une Société d'amateurs de livres sous cette dénomination : *les Bibliophiles contemporains* », in *le Livre : bibliogr. moderne*, livraison de février, Paris, A. Quantin, 1889, p. 34.

<sup>58</sup> Octave Uzanne, *Bouquinistes et bouquineurs : physiologie des quais de Paris du Pont Royal au Pont Sully*, Paris, May et Motteroz, 1893, p. 201.

<sup>59</sup> Antoine Compagnon, *les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 2005.

<sup>60</sup> Jacques Petit, *Barbey...*, *op. cit.*, p. 482.

<sup>61</sup> J. Barbey d'Aurevilly, préface au *Bric-à-brac...*, *op. cit.*, p. X.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. XII.

<sup>63</sup> O. Uzanne, préface à *l'Esprit...*, *op. cit.*, p. 9.

l'inéluctable marchandisation de l'exercice littéraire<sup>64</sup> ; Marie-Françoise Melmoux-Montaubin nous rappelle quant à elle « l'intérêt que [Barbey] a toujours porté à la presse qui accueille la critique », ainsi que « sa conscience sans faille à la fois de l'importance de cette nouvelle forme littéraire [...] et des métamorphoses radicales qu'elle apporte dans le monde des lettres<sup>65</sup> ». Par ailleurs, la démocratisation et la professionnalisation du champ littéraire ont brouillé les frontières entre une production première et un discours second qui n'est plus porté par des instances de régulation autonomes, si bien que les « juges » se confondent désormais avec les « jugés ». Uzanne partage avec son mentor la conscience aiguë de la position précaire du critique, réduit à n'être qu'un double raté de l'écrivain, tant l'avalanche de nouveautés imprimées déferlant à chaque rentrée littéraire rend impossible tout travail de tri et de sélection :

[Les critiques d'aujourd'hui] Ce sont tous ces lapidés misérables qui reçoivent sur le crâne les quinze ou dix-huit cent volumes dont les presses, comme autant de frondes, les accablent chaque année. [...] Je me suis essayé à [...] peindre l'inanité des efforts du critique puritain au milieu du dévergondage des impressions fourmillantes de ce temps<sup>66</sup>.

C'est donc avec des accents proprement aurevilliens qu'Uzanne conspue cette « critique à la guimauve qui découle onctueusement de presque toutes les plumes depuis que les lettres se sont démocratisées à ce point de doubler et de tripler les productions de librairie<sup>67</sup> ». Or, l'exercice préfaciel offre à nos deux auteurs l'occasion de prendre le contre-pied des habitudes critiques de leur temps, en subvertissant la « frontière qui sépare [...] le paratexte du métatexte, et plus concrètement la préface de l'essai critique<sup>68</sup> ». Ainsi, si Uzanne oppose, dans une dichotomie déjà quelque peu rebattue, la fougue aurevillienne à « Sainte-Beuve le méthodique », il se fait fort de proposer quant à lui une critique spontanée qui revendique son absence de méthode et ne recule pas, on l'a vu, devant les séductions d'une forme de fictionnalisation. Quant à la préface du *Bric-à-brac*, elle voit affleurer à tout moment une « ostentation de la subjectivité du critique [qui] équivaut à une protestation contre la forme dominante du discours critique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>69</sup> ». Multiples marques énonciatives, hypertrophie de la modalité exclamative, nombreuses apostrophes, tout est fait pour conférer à ce morceau détaché de critique une allure conversationnelle, dont la liberté de ton permettrait de rendre au mieux les tours et détours d'une pensée qui ne répugne pas aux revirements. Ainsi, Barbey ne s'offusque pas de faire succéder aux éloges sincères et dithyrambiques – « Vous êtes un Écrivain, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus rare parmi ceux qui écrivent et qui croient écrire<sup>70</sup> » – des passages en demi-teinte, voire franchement cocasses, où l'on ne sait ce qui l'emporte, de la raillerie ou du compliment : « vous écrivez sur [les femmes] comme il [Casanova] faisait avec elles...et vous savez bien ce qu'il faisait<sup>71</sup> ». Jouant en virtuose des tonalités les plus diverses, concluant malicieusement sur une chute en forme de boutade qui ne résout rien et laisse le jugement en suspens – « Qu'est-ce que cela vous fait que je sois séduit<sup>72</sup> ? » –, notre préfacier assume ainsi fièrement le caractère bien peu méthodique, mais vibrant de vie, d'une critique subjective et instinctive.

De manière plus essentielle encore, ce sont les éléments constitutifs d'un véritable art poétique que les deux auteurs disséminent au fil de leurs préfaces, esquissant les grandes lignes d'une esthétique commune. On sait que si Barbey se défend de « faire de l'esthétique, frivole ou imbécile<sup>73</sup> », il s'est toujours montré particulièrement sensible à la forme des textes qu'il passait au crible de son jugement, que ce soit pour admirer le rythme mâle et nerveux des sentences de Joseph

<sup>64</sup> Marie-Ève Thérenty, *Mosaïques : être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, H. Champion, 2003.

<sup>65</sup> Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, « Présence du sacré dans la critique aurevillienne » in *B17*, p. 172. Voir, du même auteur, *l'Écrivain journaliste au XIX<sup>e</sup> siècle : un mutant des lettres*, Saint-Étienne, éd. des Cahiers intempestifs, 2003.

<sup>66</sup> Octave Uzanne, *Les zigzags d'un curieux*, Paris, A. Quantin, 1888, p. 22.

<sup>67</sup> Octave Uzanne, *Nos amis...*, op. cit., p. 47.

<sup>68</sup> Gérard Genette, *Seuils*, op. cit., p. 273.

<sup>69</sup> Gilles Négrello, « De la parole au livre » in *B18*, p. 14.

<sup>70</sup> Jules Barbey d'Aurevilly, préface au *Bric-à-brac...*, op. cit., p. VII.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. XIV.

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> J. Barbey d'Aurevilly, « Préface », *Cr. I*, ŒH I, p. 18.

de Maistre ou pour déplorer l'enflure « énorme » des vers hugolien. C'est qu'en dépit de toutes ses protestations, le style, loin de se réduire à une simple fonction ornementale, constitue bien à ses yeux un élément de sens, inséparable de la personnalité profonde de l'auteur, de cette vérité individuelle qu'il s'évertue à mettre en lumière. Cette fusion de la forme et du sens autorise Philippe Berthier à poser comme axiome le primat de l'expression dans la critique aurevillienne :

[...] Barbey, au-delà de ses convictions et de ses rêves, a toujours été intimement persuadé que c'est la *forme* dont il les habillait qui importait le plus. L'idéologie lui aura été peu de choses eu égard à l'expression : et l'on sait de reste que, dans sa pratique de lecteur, le vrai clivage passait pour lui moins entre ce qui lui paraissait juste et ce qui lui paraissait faux, qu'entre ce qui lui semblait exister fortement par le style et ce qui était à ses yeux de style pâle ou nul<sup>74</sup>.

Il n'est donc pas étonnant que la meilleure part des compliments dispensés par Barbey dans la préface du *Bric-à-brac* concerne la virtuosité avec laquelle Uzanne manie une langue savoureuse, tenant à la fois de Rabelais et de La Fontaine. C'est pourquoi il ne faut voir à mon sens aucune malice ni aucune arrière-pensée dans les mots suivants : « Vous avez l'Expression. Vous avez *Un* style. Vous aimez la langue française et la langue française vous aime<sup>75</sup> ». En définitive, ce que Barbey goûte en connaisseur dans les contes enlevés du *Bric-à-brac*, c'est leur fantaisie, valeur à la fois éthique et esthétique qui, en dépit de réserves ponctuelles dues aux connotations frivoles qui y sont associées, revient de plus en plus souvent sous sa plume pour se charger d'une axiologie positive. Pierre Glaudes relève ainsi que « l'attrait exercé par la fantaisie sur l'esprit de Barbey détermine largement ses goûts littéraires », et que « son œuvre critique, au fil des ans, [fait] une place grandissante à l'éloge de la Légèreté<sup>76</sup> ». C'est avant tout le coefficient de surprise, d'étonnement, de décalage que recèle la fantaisie uzannesque qui séduit Barbey, cette capacité d'arracher le lecteur à la tranquillité de ses certitudes pour « réenchanter le monde en dissipant son prosaïsme<sup>77</sup> ». En dépit de ses défauts d'exécution, le *Bric-à-brac* possède aux yeux du vieux Sagittaire l'incomparable qualité de n'être ni froid, ni compassé, ni pédant ; et s'il serait à coup sûr abusif de faire entrer Uzanne au Panthéon de ces *Intenses* tant révévés par Barbey, du moins a-t-il accompli le tour de force de produire un livre « jeune et fringant et brûlant<sup>78</sup> », dans une époque qui a oublié comment s'enflammer : « dans ce livre [...], il y a de l'invention, de la combinaison, de la fantaisie amoureuse, de la rêverie poétique, sous des formes plus ou moins hardies ou heureuses, auxquelles la Critique peut dire ses deux mots, mais il y a l'écrivain qui ne lui en fait dire qu'un seul : *Bravo*<sup>79</sup> ! ». On le voit, il y a peut-être plus de sincérité dans les compliments dispensés par Barbey que ce que ses piques ironiques pourraient laisser croire, sans que ces deux tendances soient fondamentalement incompatibles : tout en laissant échapper certains mouvements d'humeur en réaction à la veine ouvertement dix-huitiémiste, galante et badine du *Bric-à-brac*, il ne peut qu'adhérer à la dimension essentiellement singulière d'un style qui se caractérise avant tout par son refus de la ligne droite.

C'est peut-être, en définitive, ce qui unit d'ailleurs le plus profondément Barbey et Uzanne : leur commune détestation pour ce qui est attendu, convenu, et ce jusque dans le traitement parfois quelque peu cavalier qu'ils font subir à la syntaxe ; que ce soit sous la forme d'étincelles fulgurantes chez le premier, ou de circonvolutions compliquées chez le second, la phrase ne cesse de prendre des tours surprenants et singuliers, quitte à désarçonner un lecteur habitué à plus d'égards. Gilles Négrello décrit dans les termes suivants l'écriture aurevillienne, prompte à mimer la spontanéité de la parole en multipliant les effets d'inachèvement : « [...] Barbey privilégie un style coupé à angles vifs, une syntaxe zigzagante qui suit à chaque instant les bifurcations de la

<sup>74</sup> Philippe Berthier, « Avant-propos », *B17*, p. 5.

<sup>75</sup> Jules Barbey d'Aureville, préface au *Bric-à-brac*..., *op. cit.*, p. IX.

<sup>76</sup> Pierre Glaudes, *l'Esthétique de Barbey d'Aureville*, Paris, Classiques Garnier, 2009, p. 109.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>78</sup> Jules Barbey d'Aureville, *ibid.*, p. XI.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. VIII.

pensée<sup>80</sup> ». La préface du *Bric-à-brac* nous offre quelques beaux exemples de ces feux d'artifice verbaux scandés par une ponctuation ludique, à grand renfort de majuscules aléatoires, d'italiques, d'interjections et de points de suspension :

C'est le livre de Chérubin, *Cherubidoni Amore*, mais d'un chérubin grandi, qui embrasserait encore Marceline, mais à qui le mollet aurait poussé et qui est devenu lieutenant, et qui sait ? peut-être capitaine dans le Régiment de l'Amour !...Ah ! les *Honnêtes Dames* de Paris seront bien reconnaissantes de vos *honnestetés* pour Elles ! Votre *Bric-à-Brac littéraire*, qui est encore plus le *Bric-à-Brac de l'Amour* va devenir, – je vous le prédis – leur livre de chevet<sup>81</sup>.

Quant à Uzanne, il souscrit sans conteste à la même exigence d'inattendu, même s'il en cherche les moyens plutôt dans l'étirement cadencé de phrases interminables que dans l'impulsion nerveuse des traits aurevilliens. Adeptes d'une « écriture-artiste » telle que les Goncourt pouvaient la prôner, il est fasciné par le potentiel de surprise et d'étonnement que recèle le style fin-de-siècle, avec ses néologismes, sa grammaire déroutante, son lexique recherché. Étant, comme Barbey, à la fois anglophile et anglophone, il se plaît à mâtiner ses textes de mots anglais dont l'altérité le fascine, tout en multipliant les digressions dont il goûte le caractère décousu. Or, la préface de *l'Esprit* nous offre le curieux exemple d'une fusion entre le rythme coupé des phrases de Barbey, et l'ondolement syntaxique cher à Uzanne, dans une forme de véritable contamination stylistique. Ainsi, dans l'exemple suivant, qui concerne justement le style de Barbey, Uzanne reprend, par un mimétisme conscient ou inconscient, certains traits caractéristiques de la manière aurevillienne, tels que les tirets ou les accumulations :

C'est pourquoi son style est si alerte, si français, si chargé d'incidences et de clarté, malgré tout, sans qu'on y trouve jamais ce *hard labour* qui se rencontre dans l'angoissant vocabulaire d'un Flaubert. – Les manuscrits des *Juges jugés* sont d'une seule coulée, une coulée de lave volcanique et brûlante. – Des surcharges certes, ce fut son mignon péché de tout surcharger et de tout magnifier, mais en dépit du nombre de périphrases, son verbe monte à l'assaut et précipite toujours l'action<sup>82</sup>.

C'est là, très certainement, au-delà des stratégies de récupération évoquées plus haut, le plus sincère et le plus véritable hommage que notre préfacier pouvait rendre à son maître disparu.

## CONCLUSION :

Au terme de ce va-et-vient entre deux préfaces dont l'entrecroisement révèle la complexité des rapports qui unissaient Octave Uzanne à son prestigieux mentor, entre indulgence non dénuée de condescendance d'un côté et instrumentalisation mémorielle de l'autre, nous pouvons il me semble infléchir quelque peu le jugement émis par Jacques Petit ; s'il n'est pas douteux que Barbey conservait vis-à-vis de son jeune ami une lucidité critique qui le rendait sensible aux défauts du *Bric-à-brac*, ce n'est pas pour autant qu'il était insensible aux qualités de fantaisie et de légèreté, perceptibles dans le style d'Uzanne. C'est pourquoi, sans qu'il soit pour autant question de prétendre à une artificielle entreprise de réhabilitation, la lecture attentive de ces deux préfaces doit peut-être nous inciter à nous fier au jugement du « Connétable des lettres », et à faire preuve, nous aussi, d'une relative indulgence envers les badineries uzannesques. Ce serait, certes, prendre le contre-pied d'une réception contemporaine bien tiède et d'une postérité bien oublieuse, à juste titre

---

<sup>80</sup> Gilles Négrello, art. cit., p. 17.

<sup>81</sup> Jules Barbey d'Aureville, préface au *Bric-à-brac*..., op. cit., p. XI.

<sup>82</sup> Octave Uzanne, préface à *l'Esprit*..., op. cit., p. 12.

peut-être. Toutefois, ne pourrions-nous pas en la circonstance faire nôtre cet axiome de Barbey, et proclamer fièrement avec lui : « Quand on a des opinions courantes, je les laisse courir<sup>83</sup> » ?

Marine LE BAIL

---

<sup>83</sup> Jules Barbey d'Aurevilly, *Omnia*, introduction et notes de Joël Dupont, Paris, B. Grasset, 2008, p. 27.